

matiques, en écoutant des orateurs, en voyant les spectacles les plus émouvants. On s'aperçoit en même temps qu'un art singulièrement sévère, malgré quelque recherche dans certains détails, préside à l'ordonnance générale, à la composition des discours et des tableaux particuliers, enfin au style qui, aussi bien que le reste, est un témoignage des efforts et de la grandeur de l'âge où Thucydide a paru. On peut donc, pour une étude successive des scènes oratoires, des récits, de l'art et du style, arriver naturellement à se rendre compte de ce qu'a fait une des plus fortes intelligences de l'antiquité, en racontant, sous l'émotion d'événements décisifs et terribles, l'époque la plus intéressante, sinon la plus glorieuse, de la société grecque. Cette méthode est la plus simple et la plus sûre ; peut-être même est-elle nécessaire pour comprendre les procédés et la nature propre d'un génie qu'éloignent de nous son originalité et son caractère antique. Si Thucydide, par plus d'un côté, se rapproche de l'esprit moderne, nos habitudes ne nous ont nulle-

ment préparés à ses allures ni à sa forme. Il faut donc, pour l'apprécier, une sorte d'initiation qui ne peut venir que de son livre. Or, au début de son livre, il a placé une exposition préliminaire, par laquelle il a voulu y introduire le lecteur. S'il doit lui-même nous servir de guide, c'est évidemment là qu'il nous faut d'abord le suivre. Je craindrai d'autant moins de commencer par présenter une analyse de ce morceau, que, malgré sa courte étendue, il a une valeur considérable, qu'il se détache facilement du reste de l'œuvre, et qu'il est de beaucoup le plus propre à faire ressortir les caractères particuliers de la critique chez Thucydide.

II

PRÉLIMINAIRES DE L'HISTOIRE DE LA GUERRE
DU PÉLOPONÈSE.

« Thucydide d'Athènes a écrit l'histoire de la guerre que se sont faite les Péloponésiens et les Athéniens. Il s'était mis à l'œuvre dès

l'origine de cette guerre, prévoyant qu'elle serait grande et qu'elle surpasserait en importance toutes les précédentes; car il en reconnaissait le signe dans le développement vigoureux et complet de la puissance des adversaires, et voyait le reste du monde hellénique se partager entre les deux causes, soit de fait, soit d'intention. Ce fut là, en effet, le mouvement le plus considérable qui se soit fait sentir aux Grecs, à un certain nombre des Barbares, et, on peut le dire, à la plus grande partie de l'humanité. Les événements de l'époque antérieure et ceux d'un âge plus reculé échappent, par l'effet du temps, à une connaissance certaine; cependant, d'après des preuves qu'un examen attentif recommande à ma confiance, je crois qu'ils n'eurent de grandeur véritable, ni comme faits militaires, ni à aucun autre titre. »

Telles sont les premières phrases de Thucydide. La traduction ne conserve ni l'unité du développement de chacune d'elles, ni leur austère simplicité. Du moins elle permet de voir

quelle valeur prend ici cet usage antique, également suivi par Hécatée et par Hérodote, qui autorisait l'écrivain à inscrire en tête de son œuvre son nom et celui de son pays. Déjà, chez ces successeurs des chantres épiques, au lieu de l'invocation anonyme du poète à la Muse, il y avait l'affirmation du travail d'un homme sur un sujet déterminé; mais, aussitôt après avoir prononcé son propre nom, Hérodote s'effaçait pour laisser la place à cette idée d'une fatalité mystérieuse dans laquelle résident l'unité de son œuvre et sa poétique grandeur: ici l'auteur, après avoir annoncé le titre et la matière de son livre, ne veut plus disparaître; il expose sa propre pensée, marque avec un certain orgueil le moment où elle est née, et il la présente et la justifie d'abord, comme le premier objet qui mérite la curiosité des lecteurs. C'est la dignité de l'intelligence qui réclame la prédominance du jugement sur les faits, et c'est en même temps l'idée particulière d'un homme qui veut se produire et provoquer l'examen. Rien n'était plus con-

traire à l'esprit des anciennes œuvres de la littérature grecque.

L'assertion que Thucydide commence par énoncer va faire le fond de toute son introduction. Il la motive par un résumé rapide de toute l'histoire antérieure de la Grèce. « Tel est, dit-il en terminant, le résultat de mes recherches sur les anciennes époques de la Grèce. Il était difficile de l'établir par une suite complète et détaillée de preuves..... Cependant, d'après celles que j'ai données, on pourra croire avec confiance qu'il en a été à peu près comme je l'ai dit, et, plutôt que d'ajouter foi aux chants des poètes qui ont embelli la réalité, et aux compositions de logographes qui se sont plus préoccupés de charmer que d'éclairer leurs auditeurs, en traitant une matière qui se refuse à une discussion exacte et où le temps a fait prévaloir le merveilleux et les fables, on fera bien de penser que, sur des choses aussi anciennes, j'ai atteint, en me guidant d'après les indices les plus manifestes, un degré suffisant de certitude. Malgré cette disposition qui

porte constamment les hommes à s'exagérer sous une impression actuelle la guerre qui les occupe, puis, après qu'elle est terminée, à donner plus d'admiration aux événements anciens, l'examen des faits eux-mêmes prouvera que rien dans le passé n'a égalé l'importance de la guerre que je veux raconter. »

Dans cette exposition abrégée, Thucydide a condensé les résultats d'un immense travail de recherches et de réflexion. Aussi, que de renseignements précieux sur des époques ignorées ou mal connues ! Que de voies ouvertes aux travaux ultérieurs de la science ! Mais, avant tout, si on se reporte au point de vue antique, quelle hardiesse dans l'esprit qui a réuni cet ensemble et qui n'en a fait que la matière d'un argument ! A cet égard, rien n'est plus remarquable que le contenu des premiers chapitres.

L'histoire des époques primitives de la Grèce ne s'y présente pas à Thucydide avec cette simplicité idéale que revêtait facilement, aux yeux de la postérité civilisée, le souvenir d'une

antiquité fabuleuse. Y saisissant au contraire la réalité et la vie, il y voit des époques de barbarie et de violence, de désordre et d'agitations : le brigandage et la piraterie, la misère et l'impuissance, la condition errante et précaire des populations, l'établissement lent et pénible des sociétés fixes et organisées, le développement laborieux et longtemps presque insensible des nations helléniques, tels sont les traits réels et précis sous lesquels il se représente ces temps reculés. C'était sans doute la première fois qu'un Grec osait voir et parler ainsi. Enivrés de leur origine divine, tout entiers au culte national des héros, tiges des généalogies consacrées de chaque ville et de chaque famille illustre, les Grecs oubliaient presque les périodes intermédiaires qui les séparaient de l'âge héroïque et ne songeaient qu'à chercher dans cet âge merveilleux leurs titres de noblesse et à y rattacher étroitement le présent. La religion, les fêtes, les chants de la poésie, les premières œuvres des arts naissants ne les entretenaient chaque jour que de ces

gracieuses ou terribles légendes. Là était à leurs yeux l'époque glorieuse de l'humanité ; là était presque exclusivement le plaisir de leur imagination et l'aliment de leur pensée ; là était enfin le lien de leurs différentes races et ce qui donnait chez toutes un caractère commun à la vie publique ou particulière. Tous vivaient nécessairement dans ce monde de séduisantes merveilles, et s'y reportaient sans cesse avec amour et avec orgueil.

Thucydide écarte sans hésiter ces brillants nuages qui voilent le berceau de la Grèce : il estime que le culte du passé est une superstition ; il ne veut point de ces vagues effets et de ces illusions que produit le lointain ; les héros achéens et leur chantre Homère, avant eux Minos, ne lui apparaissent pas à travers les âges comme des êtres insaisissables et sacrés. Il s'approche d'eux et il les touche : Minos est un conquérant qui administre ses conquêtes et assure la perception de ses revenus ; Agamemnon, Achille, Ulysse, étaient pauvres et n'avaient pu emmener sur leurs em-

barcations grossières qu'un petit nombre d'hommes ; Homère, en sa qualité de poète, n'a tenu ni à savoir ni à répandre la vérité. Quels démentis donnés aux croyances et aux habitudes des Grecs, et, aux yeux de presque tous, quelles impiétés ! Et nous-mêmes, ne sommes-nous pas tentés de réclamer contre cette peinture exclusive de l'âge héroïque ? Nous aussi, il est vrai, nous sommes les disciples de la poésie grecque ; mais est-ce uniquement à ce titre que nous demandons des couleurs moins sombres et quelques traits brillants à celui qui nous dépeint ces races belliqueuses et chevaleresques, chez lesquelles la grossièreté de la vie matérielle n'étouffait ni l'énergie ni la grandeur des sentiments ? On a le droit de regretter dans le tableau de Thucydide l'absence de tout reflet de ces premières gloires de la race hellénique. On a plus encore le droit de se plaindre du dédain qu'il affiche pour Homère, dont il invoque lui-même le témoignage : en peintre fidèle des mœurs contemporaines de la Grèce, il devait

se borner à reconnaître l'autorité accordée encore par toutes les villes au chantre à la fois véridique et inspiré des antiques générations.

Il y a donc là quelque injustice. C'était peut-être l'effet inévitable du divorce de la poésie et de l'histoire. Primitivement leur union avait été complète. La mythologie et ses poétiques archives avaient été le point de départ des premiers historiens. Thucydide rompt complètement avec cette tradition timide et funeste ; mais il semble, au premier abord, que cette séparation de l'histoire et de la poésie n'ait pu se faire que par une sorte de déchirement dont l'histoire a été victime.

Mais si, sur un point, Thucydide paraît refuser un plaisir à notre imagination et même une satisfaction à notre esprit de justice, il compense bien ce défaut par la sagacité avec laquelle il pénètre en partie le secret de tous ces siècles perdus de l'histoire grecque. Les agitations des premières tribus qui se disputent cette terre destinée à devenir la Grèce ; leurs divisions et leurs rapprochements ; leurs

longues luttres contre la nature sauvage des vallées et des montagnes encore désertes, et leur lutte non moins longue contre leur propre barbarie; leur nombre et leur variété; la prédominance, d'abord des Pélasges, puis des Hellènes; tous les traits principaux de ce lent travail d'où est sorti le peuple grec, sont indiqués avec une netteté et une liberté d'esprit que l'antiquité, avant Thucydide, ne connaissait pas, et que n'a pas surpassées la science moderne. Nous avons depuis longtemps franchi les limites du petit monde qu'embrassaient alors avec peine les regards d'un Athénien. Le jour où nous avons été curieux de nos origines, nous avons interrogé à la fois l'Europe et l'Asie; et aujourd'hui, guidée par la comparaison des langues, notre intelligence suit sans s'égarer, à travers l'espace et le temps, les détours de ces immenses voyages par lesquels les races privilégiées de l'Orient nous ont apporté les précieux germes de la civilisation. Quand nous arrivons à la Grèce et que nous cherchons à en deviner l'histoire primi-

tive, nous avons donc, pour nous aider, un instrument d'une grande puissance, et cette lumière que se prêtent entre elles des recherches simultanées sur un vaste ensemble: on peut dire, à la gloire de Thucydide, qu'à mesure que nous connaissons mieux la condition des premiers habitants de la Grèce, nous nous rapprochons de lui; chacun de nos progrès est une confirmation de ses paroles. Renfermé dans l'horizon grec, et nécessairement borné dans le passé, son esprit s'empare avec une force singulière du domaine qui lui est assigné. Il en a expulsé les fables: qu'y reste-t-il? quelques traits conservés par Homère et quelques vagues souvenirs presque effacés de la mémoire des peuples. Il les recueillera, et, suppléant à la tradition par le raisonnement, leur donnera la valeur de faits avérés. Ce que la mémoire des hommes lui refuse ou ne lui explique pas, il le demandera au sol lui-même, dont la richesse ou la stérilité a influé nécessairement sur la nature et les révolutions des sociétés primitives; il osera même le deman-

der à la science générale du cœur humain, dont les principes ne varient guère d'une époque à l'autre chez les individus ni chez les peuples; pour rapprocher du présent, en dépit de l'orgueil national, le moment où a véritablement commencé l'existence du peuple grec, il invoquera le témoignage irrécusable de la langue qui, du temps d'Homère, ne distinguait pas encore par deux termes opposés les *Hellènes* des *Barbares*; enfin, pour retrouver l'état des antiques habitants du pays, il s'appuiera, avec l'incontestable autorité du bon sens, sur les conditions et sur les lois les plus évidentes de la vie et de la société humaines. Voilà surtout ce qu'il tient à exposer et à faire comprendre; il s'inquiète moins de nous énumérer toutes ces races d'autrefois, parce que ce genre de détails n'importe pas à son idée et nuirait à la composition de son œuvre. Aussitôt qu'il commence à sortir de ces ténèbres des premiers âges, il s'empresse de marquer avec précision les grands faits qui déterminent et constituent les époques his-

toriques : les migrations des Béotiens et des Héraclides, qui ont donné à la Grèce centrale et au Péloponèse leurs habitants définitifs; il va même, avec une impatience peut-être prématurée, jusqu'à fixer les dates de ces événements, tant son esprit est désireux de saisir complètement ce qui déjà se dérobe moins à la connaissance de l'histoire!

Telle est l'ardeur et tel est le succès avec lesquels Thucydide poursuit dans l'inconnu la réalité. En l'atteignant, il atteint en même temps une sorte de poésie. Ce n'est plus celle des fictions mythologiques, mais l'imagination n'en est point absente. Il anime et il voit ces multitudes d'hommes qui n'apparaissent dans les poètes que comme des formes vagues et indéterminées. La physionomie générale des populations errantes qui ont les premières occupé le sol; la vie des Grecs en Troade, laboureurs en même temps que guerriers; les mœurs barbares et le costume de ces brigands armés qui parcouraient les montagnes et les mers de la Grèce, Thucydide peint tout cela en quelques lignes. Il ne s'arrête point

à décrire, il ne vise point au pittoresque; mais un mot lui suffit pour susciter dans notre esprit des images nettes et vivantes : n'est-ce pas là un des plus beaux effets de la poésie?

Ainsi, malgré le petit nombre de lignes qu'il accorde à cette partie de son introduction, la place de Thucydide est demeurée grande et belle parmi les explorateurs et les historiens des temps primitifs de la Grèce. Mais s'il a désiré cette gloire, elle est loin d'avoir été le principal objet de son ambition. Au contraire, il se hâte de détourner les yeux du passé, pour les fixer sur le présent et, jusqu'à un certain point, il nous le dira lui-même, sur l'avenir. Le passé, pour lui, c'est surtout la barbarie, qu'il comprend et qu'il définit mieux que personne, mais qu'il n'admire pas. Il réserve son admiration pour la civilisation et pour ses effets multiples et infinis. Il n'y a pour lui de brillant et de beau que le règne de l'intelligence. Et d'ailleurs que se passe-t-il sous ses yeux? La Grèce, parvenue à son complet développement et, à ce moment, la première parmi les nations, se divise par la lutte de ses deux peu-

ples les plus puissants. Quelle sera l'issue de cette guerre où tant de ressources vont être déployées de part et d'autre? A qui la victoire appartiendra-t-elle, et quel sera pour les Grecs le résultat de cette victoire? Y gagneront-ils, par leur réunion sous une seule autorité, une tranquillité féconde et une toute-puissance incontestée; ou bien y consumeront-ils, avec le plus précieux de leur sang, leurs forces morales et leurs plus belles espérances? Quel spectacle et quelles questions seraient plus dignes de l'attention de l'historien? Dès le premier jour où s'annonce cette crise de la Grèce, Thucydide n'hésite pas à la prendre pour sujet de ses méditations et de ses recherches, il y porte toutes les forces de son esprit. S'il s'occupe des époques antérieures, c'est surtout pour expliquer et pour éclairer le présent.

Ce point de vue déterminé, on distingue facilement les principales idées auxquelles il rattache son exposition. Deux causes ont surtout contribué à développer la prospérité et la puissance de la Grèce : l'accroissement de sa richesse

et le progrès de sa marine. Il insiste déjà, et, dans la suite, il reviendra plus d'une fois sur l'importance de l'argent comme mobile et soutien de l'activité des peuples; mais il s'arrête plus encore sur ce qui concerne la marine. Il indique les améliorations successives apportées à la construction des navires; lui qui se montre partout ailleurs si sobre de noms et de faits de détail, il nomme un constructeur célèbre, Amioclés, et Thémistocle, le fondateur de la puissance maritime d'Athènes; il rappelle le souvenir et la date du premier combat naval qui ait eu quelque importance; enfin il prend soin d'énumérer, dans leur ordre chronologique, les peuples qui se sont successivement transmis l'empire de la mer. C'est qu'il voit avec raison dans le développement de la marine la condition de la sécurité des mers et des rivages, le principal instrument du commerce, la garantie la plus sûre de l'indépendance et le plus puissant moyen de domination.

Cette vue est d'ailleurs parfaitement conforme aux conditions naturelles de la Grèce, car la mer

est le véritable élément des Grecs. Elle vient les solliciter elle-même par les golfes nombreux et par les mille anfractuosités de leurs immenses rivages, et, en dehors de leur petit continent, elle les environne encore et les enserme plus étroitement dans ce nombre infini d'îles par lesquelles ils s'avancent de proche en proche, d'un côté jusqu'à la Sicile et l'Italie, de l'autre jusqu'à l'Asie et jusqu'à l'Égypte. Mais ce qui est plus important à observer, c'est la conclusion à laquelle nous sommes conduits. Ce progrès de la marine, du commerce, de la civilisation aboutit à Athènes, qui, de toutes les villes grecques, est la plus civilisée, la plus riche et la plus puissante par ses vaisseaux; et, en partie pour cette raison, Thucydide lui réserve le premier rôle dans son histoire. C'est ce qu'il montre déjà dans son introduction, sans le dire expressément nulle part, mais par le choix des idées et des faits qu'il expose, et par la manière dont il commence à la comparer à sa rivale, Lacédémone. On ne peut se plaindre que les Lacédémoniens soient sacrifiés. Thucydide n'oublie ni la supériorité de leurs